

La sainte Cène

par Jean-Pierre ZURN,* Genève

Il y a certainement chez beaucoup de catholiques une mauvaise compréhension de ce qu'est l'eucharistie pour un protestant. Pour éviter qu'une lecture superficielle de la dernière encyclique de Jean Paul II ne conforte de malheureux préjugés hérités de querelles tridentines, il convenait de donner la parole à un théologien protestant. Cette belle méditation sur la présence dans l'absence éclaire le mystère d'une lumière neuve et ouvre la voie à une intelligence renouvelée de la Cène du Seigneur.

P our un protestant, parler de la sainte Cène renvoie forcément aux récits bibliques plutôt qu'à la pratique ecclésiale. C'est donc avec une certaine liberté qu'il aborde la question, soucieux de mieux comprendre le sens du geste prophétique que Jésus a vécu avec les siens à la veille de sa mort. J'aimerais partir aujourd'hui d'une parole de Jésus dans l'Evangile de Luc : «J'ai désiré ardemment manger cette Pâque avec vous avant de souffrir» (22,15).

Elle est étonnante. Dans les Evangiles, Jésus n'étale pas ses états d'âme. Et le mot désir exprime un sentiment très fort, que nous connaissons bien puisqu'il est au cœur de nos vies. Le monde économique l'a bien compris, puisqu'il a toujours considéré le désir comme un moteur extrêmement puissant, qui suscite presque jusqu'à l'infini des besoins qu'il se propose d'apaiser momentanément pour les demandeurs solvables. Le désir, transformé en besoin par la publicité, fait marcher l'économie !

Mais Jésus est loin de ce discours-là, et son désir s'inscrit dans une perspective inverse : partager le repas de la Pâque avec les siens avant de souffrir ! Quelque chose d'essentiel va donc avoir lieu. Il y tient fortement, et depuis un certain temps. Les lecteurs de l'Evangile de Luc sont renvoyés

à un passage qui précède : «Il advint, comme s'accomplissaient les jours de son enlèvement, que Jésus durcit sa face pour marcher vers Jérusalem» (Lc 9,51), décidé à assumer ainsi un destin où s'accomplira la volonté du Père.

Ceux qui l'ont suivi sur ce chemin vont être ébranlés par la mort tragique de Jésus, confrontés à l'échec de sa vocation, l'annonce en paroles et en actes de la venue du Règne de Dieu. Le repas tant désiré par Jésus est donc un moment-clé pour la petite communauté des disciples. Jésus va y réaffirmer l'importance de la relation établie avec eux, inscrira cette relation dans une histoire qui a commencé bien avant lui et qui survivra à ses souffrances et à sa mort.

Libération

Tout d'abord, s'inscrivant au cœur du repas de la Pâque, la Cène en reçoit la force d'un mémorial de libération. Ce n'est pas

* Pasteur, co-directeur de l'Atelier œcuménique de théologie (AOT) et aumônier à l'Aumônerie genevoise œcuménique auprès des requérants d'asile (AGORA).

un simple rappel : en célébrant la Pâque, les croyants sont amenés à revivre concrètement et de manière symbolique les événements du passé comme s'ils en étaient contemporains. A travers le récit de la délivrance et le partage de pains sans levain, d'herbes amères, de coupes de vin, les croyants vivent leur propre libération de l'esclavage ; ils quittent l'Égypte, son pharaon et ses dieux, pour une expérience de libération et de service communautaire.

Partageant ce repas avec Jésus, les disciples sont donc associés physiquement aux réalités signifiées, l'accompagnement de quelqu'un dont le corps va être confronté à la souffrance et à la mort - à comprendre comme un don - et le partage de son espérance. C'est aussi de leur libération qu'il est question, en même temps que de l'avenir de la prédication du Règne de Dieu.

Jésus prend du pain et le partage. C'est un acte symbolique. On se souvient qu'à l'origine, un symbole est un tesson brisé dont différentes personnes détiennent un morceau ; rassemblés en s'emboîtant les uns dans les autres, les fragments reconstituent le tout et deviennent signe de reconnaissance pour le groupe. La valeur de cet acte n'est pas dans la matérialité des choses, mais dans la reconnaissance qu'elle permet, dans l'acte de foi qu'elle suscite. Ainsi la Cène, fraction du pain et constitution de communauté, est un acte symbolique au sens fort du terme.

A l'opposé, il y a le diabolique, qui divise, déchire, pour accaparer. «La main de celui qui me livre est avec moi sur la table» (Lc 22,21). Jésus va être livré, trahi, trompé, renié, puis torturé à mort et tué ! Bien qu'il donne sa vie, elle va pourtant lui être ôtée. Jésus n'est plus maître de son



La Cène (Angleterre, 1170-1183 environ).

existence. C'est quelqu'un qui est dans cette situation-là, à la veille de souffrir, de subir le supplice de la croix, qui est la référence de l'Eucharistie. C'est pourquoi Paul rappellera que toutes les fois que nous mangeons de ce pain et buvons de cette coupe, nous annonçons la mort du Seigneur, jusqu'à ce qu'il vienne.

Le Seigneur livré au supplice et à la mort devient espérance pour les siens. Paul ne mentionne pas la résurrection. Parce qu'entre la mort et la venue future du Christ, il y a un vide, une absence que la résurrection ne comble pas. La communauté de l'entre-deux, rassemblée autour de la table, affirme qu'elle vit d'une absence, mais confesse en même temps qu'il n'y a rien de plus vivant que cette

absence-là. L'absence crée un nouveau type de relation, de présence.

Ceux qui reçoivent le pain et la coupe, ensemble, sont appelés à la liberté et à la responsabilité d'inventer une manière de vivre dans l'absence de leur Seigneur, pour être son corps, sa présence (voir les paraboles du maître qui s'absente pour un long voyage). Dans la Cène, la présence du Christ est à comprendre sur fond d'«absence réelle» : avec le récit des pèlerins d'Emmaüs, Luc le suggère en disant qu'au moment où les disciples reconnaissent le Seigneur, il leur devient invisible (Lc 24,31).

Espérance

Il faut encore nous interroger sur le sens du mot corps. Alors que la pensée grecque est fondée sur une vision dualiste de l'homme, âme et corps, la pensée hébraïque est commandée par une vision unitaire. L'homme n'a pas un corps, il est un corps. Le corps est la personne, il manifeste et dit sa présence, le lieu de sa manifestation historique, de son «être au monde», la forme sensible de son «je». Ni outil, ni instrument, ni prison de l'âme, le corps est ce lieu, cette place où l'homme existe et se dit, son mode de présence à autrui et à Dieu. La pensée biblique ne peut pas se représenter d'existence, fût-elle celle de Dieu lui-même, sans un corps !

Qu'en est-il du corps de Jésus ? Si nous considérons les récits évangéliques, Jésus vivant a été un corps qui s'approchait des autres, mangeait et buvait avec les pécheurs, un corps que l'on pouvait toucher pour appeler sur soi une part de sa puissance, une force, un corps qui accomplissait des guérisons, des signes, qui nourrissait les foules. Un corps reconnu par certains comme un signe de l'irruption du Règne de Dieu, puissance de salut.

Au moment de s'absenter, Jésus déclare que son corps, sa puissance, sa force libé-

ratrice vont dorénavant être liés à une communauté rassemblée en son nom, à sa pratique du partage, à son action de donner aux pauvres le pain qu'elle a, et qu'à partir de cette pratique, les disciples, ceux de tous les temps qui se rassemblent pour célébrer la Cène, deviendront eux-mêmes puissance pour la guérison des corps.

Après la mort et la résurrection de Jésus, l'histoire suivra son cours traditionnel. Sauf qu'une communauté y témoignera que Jésus a donné sa vie pour proclamer que Dieu a un autre projet pour l'histoire que les puissants de ce monde.

Un mot sur la coupe, qu'on a assimilée très tôt au sang de Jésus, déjà dans les textes bibliques. Des études récentes montrent que ce serait dû à l'influence du christianisme hellénistique. Or, dans une perspective hébraïque ou araméenne, le sang n'est pas dissociable du corps ; le corps déjà contient le sang. Et pour un juif, boire du sang est un acte sacrilège (Lv 17,10-14). Jésus et les premiers chrétiens d'origine juive l'auraient-ils commis, même symboliquement ? Ne faut-il pas plutôt voir dans le partage de la coupe, comme dans le repas de la Pâque, le signe d'une espérance, l'ouverture à la perspective du repas messianique ? Le sort de Jésus n'est pas définitivement marqué par la mort, son message n'est pas annihilé par la croix. Rendez-vous est pris dans le Royaume.

Même les échecs subis par Jésus et par ses fidèles de tous les temps ne sauraient éteindre l'espérance, qui ne concerne pas seulement une communauté repliée sur elle-même, mais la multitude. L'horizon du repas eucharistique est l'humanité. Il est «œcuménique», il concerne l'*oikouménè*, le monde habité ! La Cène est ainsi le moment où la communauté rassemblée se réancrer dans le désir et l'espérance de Jésus, pour devenir, avec la force que l'Esprit lui donne, son corps, sa présence dans le monde, dans l'attente du partage du festin messianique !

J.-P. Z.